

## 62 MERCURE DE FRANCE.

SÉLICOURT. Charlemagne ne sçavoit pas signer.

LE BROCANTEUR. La preuve du contraire, c'est qu'on a conservé sa plume. Voici quelque chose de plus rare : c'est un morceau de la toile que brodoit Pénélope....

SÉLICOURT. Vous savez que cette histoire est absurde, même dans Homère.

DORIMON. Oh ! je sais que vous n'approuvez jamais rien. Croiriez-vous, par exemple, que j'ai ici la lampe de Démosthène ?

SÉLICOURT. On sçait que Démosthène se servoit d'une lampe ; mais en supposant qu'elle vous ait été fidèlement transmise, je ne vois pas quel mérite elle a aujourd'hui par-dessus les autres lampes de son tems.

DORIMON. Monsieur le Marquis, je vous trouve une franchise un peu cynique.

DORIGNY *d'un ton affectueux*. La lampe de Démosthène, Monsieur, nous rappelle que ce fut à sa lueur qu'il composa tant de chefs d'œuvres immortels.

SÉLICOURT. Il est un moyen plus sûr de se les rappeler ; c'est de les lire.

DORIMON *vivement*. Et si je ne veux pas lire, moi ?

SÉLICOURT. A vous très-permis.

DORIMON *toujours avec humeur.* Eh ! si je veux avoir ici les lunettes de Platon, sans y souffrir un seul de ses ouvrages ?

SÉLICOURT. Platon ne connoissoit pas les lunettes.

DORIGNY. Il faut, pourtant, croire qu'il avoit quelque chose d'équivalent, ou bien il auroit cessé d'écrire plutôt.

SÉLICOURT. Comme il vous plaira ; mais il n'avoit point de lunettes.

DORIMON *à Dorigny.* Chevalier ! ma fille est à vous. Je ne veux pas d'un gendre qui me contrarie, même avant que de l'être.

SÉLICOURT. Monsieur, daignez m'accorder Sophie, & ne point me consulter sur vos antiques, je vous réponds d'une paix éternelle.

DORIMON. Non, Monsieur, je veux un gendre qui épouse & ma fille & mon cabinet. D'ailleurs, j'ai trop d'obligations au Chevalier ; il travaille, en même tems, & à satisfaire mes goûts, & à maintenir ma fortune.

DORIGNY *en s'inclinant.* Ah, Monsieur, tout ce que j'ai fait est bien peu de chose.

SCÈNE VIII<sup>e</sup>. & DERNIERE.

*Les Acteurs précédens.* ORPHISE, SOPHIE  
& DORLY.

ORPHISE à Dorly. Oui, je sens bien qu'il faut pardonner quelque chose à la franchise de son âge. A cela près, il a d'excellentes qualités.

DORIMON à Orphise. Madame, je viens d'engager ma parole au Chevalier. Je vous prie de le regarder, dès ce moment, comme votre gendre.

SOPHIE (à part.) Ah ciel!

ORPHISE. Monsieur! écoutez moi.

DORIMON. Ma parole est donnée; je ne veux plus rien entendre.

DORLY à son neveu. J'avois raison de craindre quelque nouvelle imprudence.

ORPHISE à Dorimon. Monsieur, votre parole fut d'abord donnée à Séliouart, souvenez-vous-en, & consultez la reconnaissance. Nous sommes redevables au Marquis de la faveur que le Ministre vient de nous accorder.

DORIMON. C'est au Chevalier; il me l'a dit lui-même.

JANVIER. 1772. 65

DORIGNY *avec embarras.* Il est vrai que j'ai eu le bonheur de faire quelques démarches.

ORPHISE. C'est au Marquis, vous dis-je. La lettre que m'écrit le Ministre en est une preuve. (*Elle lui donne cette lettre.*)

DORIMON (*après avoir lu.*) On n'en peut plus douter. Pourquoi donc (*à Sélicourt.*) n'en disiez-vous rien ?

SÉLICOURT. Ces choses-là méritent peu qu'on en parle. D'ailleurs, j'ai moins fait pour vous que vous ne présumez. Il fut question de votre affaire chez le Ministre où je me trouvois à dîner. Je parlai de vous comme je le devois, & comme je parlerois de toute autre personne que j'estime. Apparemment qu'il jugea que vos intérêts m'étoient chers. Le bien qu'il me veut a fait le reste.

ORPHISE. Il nous l'avoue : il ajoute même que la franchise de votre caractère a donné le plus grand poids à vos éloges. C'est peut-être la première fois que la sincérité a été comptée pour quelque chose à la Cour.

DORIGNY *à Dorimon.* Monsieur, un service rendu sans intention ne doit pas faire oublier celle qu'un autre a eu de le rendre. J'adore Sophie ; je n'épargne

66 MERCURE DE FRANCE.

rien pour mériter son cœur, & vous m'avez promis sa main. J'en appelle à votre parole, à mon attachement pour vous, à mon respect....

SÉLICOURT. C'en est trop, & j'en appelle moi-même à votre conduite, à vos discours, à vos écrits... (*Il tire une lettre de sa poche.*)

LE BROCANTEUR (*en essayant de la saisir.*) Ah! Monsieur, rendez moi ma lettre!

SÉLICOURT. Non, je ne dois la rendre qu'à celui qui n'auroit point dû l'écrire: il seroit fâcheux pour lui qu'elle tombât dans d'autres mains. (*Il donne la lettre à Dorigny*)

DORIGNY *déconcerté, & après avoir fait semblant de la parcourir.* Cette lettre exige que je parte sur le champ. (*à Dorimon.*) Monsieur, je vous rends votre parole. Il vous seroit même, je l'avoue, très-permis de la reprendre.

DORIMON. Comment? Qu'est-ce que tout cela veut dire?

LE BROCANTEUR. Cela veut dire que je ferai bien de le suivre; car je vois que nous vendrions tous deux ici fort mal nos coquilles (*Il sort.*)

SÉLICOURT. Daignez ne pas appron-

dir davantage ce misérable mystère, & accordez-moi votre bienveillance & Sophie.

DORIMON. Soit; mais un peu plus de respect pour mes antiques.

SÉLICOURT. Je vous promets de ne faire violence.

DORLY (*à part.*) Fort bien!

ORPHISE. Ne calomniez plus mes bâtimens.

SÉLICOURT. Je n'en dirai pas un mot.

DORLY (*à part.*) Il est incorrigible.

SÉLICOURT. Et vous, belle Sophie, ne ferez-vous qu'obéir?

SOPHIE. J'obéirai, du moins, volontiers; mais plus de sincérité qui humilie.

SÉLICOURT. Et vous, plus de dissimulation qui inquiète.

DORIMON. Allons, mon gendre, soyez à l'unisson des autres hommes, puisque vous prétendez vivre parmi eux. Vous dites fort souvent des vérités; mais l'expérience & certain proverbe ont dû vous apprendre que *toute vérité n'est pas bonne à dire.*

*Par M. de la Dixmerie.*

---

*VERS pour le portrait de M. Dauberval,  
danseur de l'Académie royale de Mu-  
sique.*

**C'**EST Zéphire amoureux qui veut caresser  
Flore,  
C'est un satyre ardent & bouillant de desir,  
Il poursuit tendrement la nymphe qu'il adore,  
Et fait briller les éclairs du plaisir ;  
C'est Momus, folâtrant au jardin de Cythère,  
C'est Jupiter pour un rival.  
Cupidon croit l'avoir pour frère,  
A l'opéra c'est Dauberval.

---

*A M. le Comte de Korguen, jeune homme  
destiné au service, en lui faisant le pré-  
sent des trois volumes des Elémens de la  
Poésie Française.*

**L**ES Muses dans les camps ne sont plus étrangè-  
res ;  
Leurs graces vives & légères  
S'animent au bruit du canon ;  
Les élèves de Mars assiègent l'Hélicon :

JANVIER. 1772. 69

L'officier, sans rougir, peut du haut du Permesse  
Se permettre l'heureuse ivresse,  
Préférez Polybe & Folard ;  
Délassez-vous avec Horace ;  
Franchissez avec lui le sommet du Parnasse,  
D'aimables Souverains ont ennobli son art.  
Dans ce *livre* observez l'exakte poésie,  
Il doit toujours guider les élans du génie.  
Fait pour les capriver, cultivez les neuf sœurs.  
Rival des chantres d'Ausonie,  
Resuscitez leur harmonie ;  
Un si noble exercice offre mille douceurs.  
Les Muses à vos vœux ne seront point rebelles ;  
Mais pour plaire à ces immortelles,  
Songez qu'il faut toujours oser avoir des mœurs.

---

QUATRAIN.

A M. le Duc DE BRISSAC.

UN triomphe est moins beau que cette illustre  
fête,  
Les Chevaliers Français en consacrent le jour ;  
L'honneur les réunit, BRISSAC est à leur tête,  
Il en est l'ornement, le modèle & l'amour.

Par M. Feutry.



---

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du mois de Janvier 1772, est l'*Année*, dans lequel on ne trouve point *mois*. Celui de la seconde est l'*Eteignoir*; celui de la troisième est *Masque*; celui de la quatrième est *Prairie*. Le mot du premier logogryphe est *sourire*, dans lequel on trouve *sire*, *Rose*, *ours*, *sou*, *io*, *ire*, *ou*, *os*, *sœur*; celui du second est *Janvier*, en supprimant la première & les quatre dernières lettres, il reste *an*; celui du troisième est *Tabac*, où se trouve *bac*.

---

### ENIGMES & LOGOGYPHES.

*Les énigmes & logogryphes suivans sont du même auteur. Il prétend que depuis long-tems cette partie inégrante du Mercure, qui tient à sa première origine, y est souvent négligée. Il reste à savoir s'il fera changer le Public d'avis.*

## É N I G M E

**S**ORTANT d'une obscure prison,  
 De mon libérateur j'allois être la proie:  
 Un tiers plus fin que lui, sans dire de raison,  
 La force en main vint rabattre sa joie.  
 Souvent je meurs sans avoir vu le jour.  
 Des champs on m'apporte à la ville,  
 Où l'on connoît mon prix aussi bien qu'à la cour,  
 Rarement je deviens utile  
 Qu'après avoir passé par les quatre élémens :  
 Quelquefois au lieu d'eau c'est du vin que je  
 prends.  
 Ma couleur n'est pas éclatante,  
 Ma figure est baroque & toujours différente;  
 C'est la terre qui me produit :  
 Je ne suis légume ni plante,  
 Racine, fleur, herbe ni fruit;  
 Encore moins je suis un arbre.  
 Je ne suis ni métal ni pierre; si pourtant  
 Je tiens quelque chose du marbre,  
 Mon prix en deviendra plus grand.

---

*A U T R E.*

**R**AREMENT on me voit , souvent on me regarde ;

Celle que je défends me porte sur son cœur ;  
 Contre les traits d'un fier vainqueur  
 Je suis la seule sauvegarde.

J'ai le teint brun ; quelque fois cependant  
 Le rouge me monte au visage ,  
 Lorsque mon ennemi me caresse & m'outrage :  
 Son triomphe est encor plus grand  
 Quand je pâlis par l'effort de sa rage.

---

*A U T R E.*

**L'**INDULGENTE & sage nature  
 Aime à consoler ses enfans.

Malgré mes soixante & dix ans ,

Mes pieds figés & vacillants

D'une volupté douce & pure

Je goûte les ravissmens ,

Qui me rappellent mon printemps.

Une

Une fois ou deux la semaine  
 J'éprouve ces heureux moments ;  
 Alors une extrême soudaine  
 Surprend, enivre tous mes sens  
 Jusqu'à neuf fois je perds haleine  
 Par tout autant d'K.

*Le mot resté en blanc est celui de l'énigme.*

LOGOGYPHE.

D'UN mets fort dégoûtant mon tout offre l'i-  
 mage.

Ce tout, singulier assemblage,  
 Peut en trois tiers égaux être décomposé

Le premier, ton cadet peut-être,  
 Et que ton père à coup-sûr a vu naître,

T'aura quelquefois amusé,  
 Le second, s'il n'est pas brisé,

Est un meuble d'un grand usage ;  
 Nécessaire même au sauvage.

Quant au troisième, ennemi des attrait,  
 Les femmes n'en parlent jamais ;

C'est pourtant les trois quarts du sage,  
 Mais voyons mes trois tiers, deux à deux combinés.

Les deux premiers, aux jeux, aux plaisirs desti-  
 nés,

Out le plus sombre destil pour unique parure :

II. Vol.

D

Les deux derniers en s'approchant du neu  
Souvent menacent de brûlure.

Premier & dernier tiers réunis, devinez :  
J'annonce un heureux choix. Lecteur, je te fais  
grace  
De cent autres objets que dans mon sein j'em-  
brasse.

---

**A U T R E.**

**T**ANTÔT monstre effraiant, tantôt disciplina-  
ble,

Toujours je porte un nom qui répand la terreur.

Otez mon col : je fus un objet vénérable,

Chez un peuple assez méprisable,

Pour qu'un os d'âne lui fit peur.

Prenez mes piés : ils sont tout le monde & per-  
sonne.

Joignez-les à mon chef : je suis ce qu'on vous  
doane,

Quand quelqu'un vous fait un présent.

Otez-moi la tête & la queue ;

Faites au reste encore, un petit changement ;

J'ai porté des héros sur une plaine bleue ;

Un autre vous dirait sur l'humide élément.

Mais qu'alloient-ils chercher sur un lointain ré-  
vage ?

Quoi ? ma moitié faisoit l'objet de leur voyage ;

---

A U T R E.

**A** mes seuls favoris je me montre de jour ;  
 Mais en grand appareil avec l'air du mystère.

Les bords de ma moitié dernière  
 Sont inondés dans leur contour.

Mon chef de moins , nuit & jour je vous touche.

Otez - moi le nombril ; mais rendez - moi mon  
 chef ;

D'aussi loin qu'il me voit le Diable s'effarouche.

Otez encor mon col , le patron d'une nef

Me révéroit jadis ; mais ici-bas tout passe ,

St Nicolas a pris ma place.

---

A U T R E.

**M**ON père , quand il est bien vieux ;

En périssant me donne l'être.

Mes membres déchirés à toi-même peut-être

Offrent en certain cas un secours précieux.

Mon chef coupé me change en un monstre odieux.

Ote-lui son pied droit , je flatte les oreilles

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

Par mes accords harmonieux.

Fais deux parts de mon tout : au vieux tems des  
merveilles,

La première portoit les héros & les dieux ;

L'autre a porté Turenne, & par fois la thiare.

Et dans un autre sens, fidèle image de l'avare ;

L'argent, l'or enfoui pour elle ont des appas.

Mais dans mon sein fécond que ne trouve-t-on  
pas ?

Volons au bord du Nil, contemples-y le Phare ;

Dans les ruines de Memphis

Un œil perçant peut découvrir Icare ;

Et dans cette iste où se plaisoit Cypris

L'arme cruelle de son fils.

Ici regna Mausole, ici finit Byzance :

Je t'ai fait voir bien du pays :

Es-tu las ? revenons en France ;

Tu trouveras chez moi chair & poisson ;

Mais poisson de plus d'une espèce.

L'homme qui gravement se promene à la messe ;

A tout ce qu'il te faut pour deviner mon nom.

---



---

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Voyage de la raison en Europe ; par l'auteur des Lettres récréatives & morales ; vol. in-12. A Compiègne, chez Louis Bertrand, libraire ; à Paris, chez Sallant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.*

**P**LUSIEURS Nations dont il est parlé dans ce voyage ne se rappelleront peut-être pas d'avoir été visitées en 1769, par la raison qui avoit pris la taille & la physionomie d'un philosophe aimable & le nom de Lucidor. Ce philosophe ou plutôt la raison qui est censée nous donner ici ses observations, a moins cherché à plaire par des réflexions neuves & saillantes qu'à se rendre utile par une légère critique des mœurs & usages qu'elle a droit de censurer.

Notre philosophe s'arrêta sur-tout en France, dont il parcourut les différentes provinces. Mauvais chemins, mauvais gîtes, mais bonne chère, bonnes gens, voilà ce qu'il trouva dans le Poitou. La grosse gaîté qui subsiste encore parmi les



## 78 MERCURE DE FRANCE.

Poitevins est la preuve d'un bon caractère. Les ris ne sont apprêtés que parce qu'il n'y a plus de franchise ni cordialité. La promenade de Poitiers lui parut valoir mieux que toute la ville; elle est réellement magnifique, sans cependant approcher des tuileries, comme le prétendent les habitans. Il n'y apperçut que quelques personnes dispersées çà & là, qui avoient l'air de ces ombres errantes dont parle Virgile au sixième livre de son *Enéide*.

Loudun fixa l'attention de Lucidor; & autant qu'il en peut juger, il lui sembla que Rabelais avoit outré les choses, lorsqu'il dit que *le Diable, en montrant au Fils de Dieu tous les royaumes du monde, s'étoit réservé comme son domaine châtelleraut, Chinon, Donfront & sur tout Loudun.*

Le Berry, quoiqu'au centre de la France, lui parut un désert. « La ville même  
» de Bourges n'a presque pas d'habitans.  
» On n'y rencontre personne; & pour  
» peu qu'un étranger y séjourne, on le  
» croit exilé. L'université rassemble quel-  
» ques étudiants, mais en si petite quan-  
» tité, qu'elle paroît garder l'*incognito*.  
» Quelques assemblées que Lucidor fré-  
» quenta étoient au *bain-mari*. Elles ne

» sont point assez nombreuses pour exci-  
 » ter l'émulation , mais un *Wisk* sup-  
 » plée à tout.

» C'est dommage que l'on ne connoisse  
 » la Marche que par les tapisseries d'Au-  
 » buffon. Il semble que l'esprit y soit en-  
 » touré d'épines, & qu'il ne puisse per-  
 » cer.

» Limoges lui fit voir des habitans in-  
 » dustrieux. Le commerce y a beaucoup  
 » d'activité, mais les sciences y paroîs-  
 » sent en quelque sorte étrangères. On  
 » lui parla beaucoup des détails de la  
 » campagne. Il fallut voir tous les che-  
 » vaux de la province, & on ne lui fit  
 » pas grace d'un poulain.

» Brive-la-Gaillarde qui n'a rien de  
 » gaillard, le reçut comme tout le mon-  
 » de; & Tullés le jugea un homme ex-  
 » traordinaire. Mais ce qui rejouit Lu-  
 » cidor, fut de prendre sur le fait nom-  
 » bre d'officiers élégans qui, dans les gar-  
 » nisons, ne trouvent ni société, ni ville  
 » à leur gré, & qui, pendant leur sémef-  
 » tre, habitoient d'honnêtes chaumières  
 » décorées du nom de châteaux. Alors il  
 » falloit se contenter d'un triste gîte, d'un  
 » dîner extrêmement frugal, suivre les  
 » paysans dans leurs travaux, & n'avoir

## 30 MERCURE DE FRANCE:

» souvent pour toute perspective que des  
» sœurs bien laides ou rustiques. Ajoutez  
» à cela que c'est presque toujours la fête  
» des lampes ; on n'y brûloit que de l'hai-  
» le qui empesté.

» Lucidor ne fut pas long-tems sans  
» s'appercevoir qu'Angoulême étoit le  
» pays de la bonne chère. C'étoit une  
» succession de repas qui ne finissoient  
» point, ou plutôt une manufacture d'in-  
» digestions.»

Nous pourrions citer d'autres plaisan-  
teries pareilles que l'on auroit peut-être  
de la peine à supporter dans une conver-  
sation familière & même au milieu de la  
joie bruyante d'un festin. Les personnes  
de province trouveront d'ailleurs que Lu-  
cidor rit un peu amèrement à leurs dé-  
pens, que ses remarques sont trop géné-  
rales & ne portent point sur des objets  
assez intéressans. La raison, pendant son  
séjour à Paris, observa « que cette capi-  
» tale est un monde où chaque quartier  
» compose une province. Le ton du fau-  
» bourg St Honoré n'est point celui du  
» fauxbourg St Germain ; le Marais a des  
» manières plus unies que les environs  
» du Palais royal ou du Luxembourg. On  
» y dîne & l'on y soupe à la façon des

« bourgeois ; & les modes , quelquefois  
 » mêmes les nouvelles , n'y parviennent  
 » que tard , relativement aux quartiers  
 » plus brillans & plus fréquentés. » Ceci  
 a déjà été dit & pouvoit être vrai autre-  
 fois que les voitures étoient moins nom-  
 breuses à Paris : chaque famille étoit alors  
 obligée de se former dans le quartier où  
 elle se trouvoit , des sociétés qui avoient  
 peu de communication avec les sociétés  
 des autres quartiers.

Le portrait que Lucidor nous fait des  
 cafés de Paris ne convient pas plus à  
 ces endroits publics qu'à tous les autres  
 lieux où une multitude de faineans ont  
 coutume de se rassembler. Les variations  
 des modes attirent sur les Parisiens prin-  
 cipalement les sarcasmes de notre voya-  
 gear. « Etre à Paris sans voir de modes ,  
 » c'est exactement se fermer les yeux.  
 » Les places , les rues , les boutiques , les  
 » équipages , les habillemens , les person-  
 » nes , tout ne présente que cela. Le Pa-  
 » risien est tellement fanatique de la nou-  
 » veauté , que la religion même ne dé-  
 » plaît à certains étourdis que parce qu'elle  
 » le est trop ancienne. Un habit de quinze  
 » jours passe pour très-vieux parmi les  
 » gens du bel air. Ils veulent des étoffes

## 82 MERCURE DE FRANCE:

» neuves, des brochures naissantes, des  
» systêmes modernes, des amis du jour.  
» Lorsqu'une mode commence à éclore,  
» la capitale en raffole; & personne n'ose  
» se montrer, s'il n'est décoré de la nou-  
» velle parure. » Mais la mode exerce  
également ses caprices dans toutes les  
grandes villes devenues le rendez-vous  
des étrangers & des gens oisifs. Ceux-ci  
cherchant à se distinguer, du moins dans  
leurs coteries, trouvent qu'il est plus aisé  
d'acquérir cette célébrité éphémère par  
un habit élégant ou une coëffure nouvel-  
le que par une bonne action. Les ouvra-  
ges de mode sont d'ailleurs une branche  
utile de commerce pour les Parisiens, &  
si les étrangers paient chèrement ces ba-  
gatelles, de quel côté est le ridicule?  
« Rien de plus joliment imaginé, ajoutez-  
» t'on ici, que de porter une époque sur  
» sa tête ou sur ses habits. Ainsi des coëf-  
» fures à la Port - Mahon attestoient la  
» prise de cette ville. Nous en aurons  
» sans doute incessamment qui désigneroit  
» la guerre des Russes avec les Turcs, &  
» vraisemblablement on leur donnera la  
» forme d'un turban. » Mais qu'on leur  
donne cette forme ou celle d'un croissant,  
n'importe, pourvu que l'honnête ouvrier

J A N V I E R. 1772. 83

trouve dans le bénéfice que ces changemens lui rapportent de quoi fournir à son entretien & marier ses filles.

La Raïson visite la Turquie , les pays du Nord , l'Allemagne , l'Italie. Cette voyageuse fatiguée apparemment de voir par-tout regner les illusions & les préjugés, se dépouille de l'enveloppe mortelle dont elle s'étoit couverte & retourne dans l'Olympe avec le projet néanmoins de continuer ses voyages en Amérique , en Afrique & en Asie.

*Traductions de diverses Œuvres*, composées en Allemand, en vers & en prose, par M. Jacobi, chanoine d'Halberstat.

On trouve des couleurs pour peindre la nature ;  
Mais quel heureux pinceau trace le sentiment ?  
Le chercher, c'est le fuir : le sentir, c'est le peindre ;

C'est en mériter les faveurs.

*Œuvres du C. de \*\*\**, tom. II, n. 60.

Vol. in 8°, grand format. A Paris, chez le Clerc, Libraire, Quai des Augustins, prix, 3 liv. broché.

Lorsqu'un artiste a entrepris de nous faire voir, sous les traits de son crayon,

D vj